

LE LANGAGE PICTURAL DU PEINTRE BENN

Pierre-Maxime SCHUHL (Paris)

Le langage n'est pas uniquement verbal, oral ou écrit. Il n'est pas seulement communication, mais conception ; il dépasse infiniment ses modes d'expression ; la musique est un langage, affectif plus que descriptif. L'architecture même et l'art des jardins sont langage ; mais combien plus la peinture !

Néanmoins, entre le figuratif et l'abstrait, la peinture hésite devant l'expression de l'idée pure. Pourtant Botticelli a su illustrer la Divine Comédie ; mais de pareilles réussites, tout comme celles d'Angelico, sont rares. Raphaël évoque l'école d'Athènes ; Puvis de Chavannes, le Bois sacré des Muses. Gustave Doré mérite aussi d'être cité.

Mais voici que Benn nous apporte un commentaire de la Bible, et surtout de versets des Psaumes. Il est fort bien armé pour cela, car il a eu d'une part une éducation religieuse approfondie qui lui fait connaître par cœur textes et interprétations. D'autre part, au point de vue pictural, après une période cubiste, dans son pays natal, il est venu à Paris dès 1930 ; il y a peint et grave aussi avec maîtrise, des paysages, des portraits, des natures mortes, des compositions variées d'après un unique et multiple modèle : son épouse Ghera, en qui il découvre sans fin une infinie variété d'aspects. En 1939, il a dessiné une série inédite de cauchemars prémonitoires dignes de Bosch, qui ont effectué en lui une véritable catharsis. Et quand il s'est trouvé en 1942, échappé d'un camp, enfermé seul avec sa femme et une Bible dans une cave dont il ne put sortir pendant deux ans, il eut une série d'admirables visions dont la première fut une Echelle de Jacob ; et il vit successivement s'illustrer la Bible en ses différents épisodes : les eaux de la terre se distinguer des eaux du ciel, la lumière apparaître — quel problème pour un peintre d'exprimer cela ! Et puis voici Adam et Eve, étonnants de pureté, et la tentation du serpent, qui *est* Eve, et le combat de Jacob avec l'ange, qui *est* Jacob ; et puis voici les eaux de Mériba, où Moïse est à peine suggéré, comme si Benn voulait respecter la modestie de cette puissante figure.

Mais le principal personnage, c'est la Transcendance présente au monde et à l'homme, que figure, source lumineuse dans les lumières les plus variées, le tétragramme ailé réduit aux deux i, formule qui est à la base du langage antique et nouveau forgé par Benn. Le monde est là, avec l'homme, infime mais tourné vers l'infinie Présence, qu'une nuit en silence révèle à l'autre, et que les foules inspirées chantent en jubilant, tandis que s'effondrent chars et cavaliers. Et sans cesse s'opposent et se compensent les pleurs de qui va semant dans les larmes et l'allégresse du moissonneur, la tristesse des soirs et la joie radieuse de l'aube, tandis que s'accordent Justice et Vérité. On est ici dans l'intervalle profondément suggestif qui sépare l'abstrait du concret et qui les unit. Aucune figure à proprement parler ; des transpositions hardies, éloquentes d'elles-mêmes : ici l'homme est un arbre et sa tête un fruit ; là, c'est une simple courbe infiniment suggestive et toujours simple ; on est dans le domaine du symbole, qui ne décrit pas, mais signifie.